

dans sa voie révolutionnaire; il ne déguise pas le moins du monde sa pensée, et c'est de toute sa force qu'il pousse les Italiens dans la direction néo-grecque! La tragédie fut son plus efficace instrument. Quand on fouille dans les débris de ses drames, on constate qu'il possédait à fond tout l'ancien répertoire tragique de la Grèce, les théâtres d'*Eschyle* et de *Sophocle*, notamment.

Ce n'est donc point par le pur effet du hasard que la plupart de ses pièces, que les plus fameux de ses drames ont été empruntés à Euripide? Certaines autres considérations, je l'accorde, ont pu dicter ses choix et ses remaniements, mais elles n'ont pu à elles seules lui faire une loi de refouler carrément Euripide dans son propre cadre; de laisser plus que lui encore l'ancien chœur en oubli, et d'accuser jusqu'à l'excès l'effet matériel. Il agissait de dessein prémédité, quand il reprenait le *Thyeste* en sous-œuvre, et ce *Téléphe*, fameux par l'immortelle moquerie d'Aristophane; quand il s'attaquait lui aussi à ces princes, « vrais princes de la misère¹, » à *Ménalippe, la femme philosophe*²! Dans ce dernier drame surtout l'action entière en veut à la religion nationale, entre en lutte avec elle, au nom des dogmes de la philosophie naturelle, et ne vise à rien moins qu'à la renverser. En toute occasion, (v. les passages ci-dessous³) Ennius décoche ses flèches et ses tirades les plus acérées contre la foi aux prodiges.

¹ [V. entre autres la scène entre *Dicæopolis* et *Euripide*, dans les *Acharniens*, d'Aristophane.]

² [C'est le mot d'Aristote, *Poët.*, xv.]

³ (Cf., p. 170.) — Euripide a-t-il enseigné (*Iphigénie en Aul.*, v. 936) « qu'un *devin*, c'est un homme qui dit un peu de vrai mêlé de beaucoup de faux, quand il a la chance! Quand il se trompe, peu lui importe! » Ennius, dans son imitation du tragique grec, lance aussitôt la diatribe suivante contre les *faiseurs d'horoscopes* :

« Il cherche au ciel les signes des astrologues : il guette au passage

« Pour moi, je l'ai dit et je le dirai toujours : il y a » des dieux au ciel? Mais je tiens qu'ils n'ont souci du » genre humain; autrement, les bons seraient heureux, » et mal adviendrait aux mauvais. Or, il n'en est point » ainsi!¹ »

Comprenne qui pourra comment la censure théâtrale de Rome a pu laisser passer de telles irrévérences! Jusque dans ses poèmes didactiques, Ennius a scientifiquement professé une irréligiosité pareille, déjà nous avons eu l'occasion de le dire (p. 166) : évidemment, de telles doctrines lui tenaient au cœur. Joignez-y, symptômes concordants après tout, un esprit d'opposition fortement colorée de radicalisme², les louanges données aux joies de la table, selon la mode grecque (p. 176), et surtout l'abandon du dernier des éléments nationaux de la poésie latine, du mètre saturnien, auquel il substitue l'hexamètre hellénique! A Dieu ne plaise que nous contestions à l'écrivain son génie « *multiforme*, » son élégante souplesse dans tous les genres! Il a su ajuster l'hexamètre à une langue rebelle au *dactyle*; il parvint, sans nuire, d'ailleurs, à la marche naturelle de la phrase parlée, à se mouvoir sûrement et librement parmi des formes, des *quantités* et des *me-*

la chèvre de Jupiter, ou l'écrevisse, ou l'étoile de quelque animal. A regarder les cieux, il ne voit plus à ses pieds!³ »

[*Astrologorum signa in cælo quæsit : observat Jovis
Cum capra aut nepa aut exoritur lumen aliquod beluæ.
Quod est ante pedes nemo spectat : cæli scrutantur plagas.*

(*Iphigenia.*)]

¹ [*Ego deum genus esse semper dixi et dicam cœlitum;
Sed eos non curare opinor quid agat humanum genus;
Nam si curent, bene bonis sit, male malis : quod nunc abest.*

(*Telamon.*)]

² On lisait dans le *Téléphe* :

« *Palam mutire plebeis piaculum est.*

« Parler haut est un crime chez l'homme de la plèbe! »

sures avant lui inconnues. Tout cela ne prouve qu'une chose, c'est que son talent portait le costume grec plutôt que le costume romain¹ ! Quand vous rencontrez quelque fragment sorti de sa plume, ce qui vous frappe, c'est bien moins la rudesse latine que la recherche affectée et vraiment grecque des assonances². Bref, sans être un grand poète, il fut un poète élégant et serein,

¹ Citons encore ici certains passages excellents pour le fond et la forme, tirés du *Phœnix* d'Ennius et imités d'Euripide :

[« Il convient à l'homme de vivre animé par la vraie vertu, et d'ajourner sans crainte le coupable devant le tribunal du juge. — La liberté ! elle est là où le cœur bat fort et pur sous la poitrine ! Aileurs, et dans la sombre nuit, se cache le forfait ! »]

*Sed virum virtute vera vivere animalum addecel,
Fortiterque innocium vocare adversum adversarios.
Ea libertas est, qui pectus purum et firmum gestitat.
Aliæ res obnoxiosæ nocte in obscura latent.*

Dans le « *Scipion* », qui fit partie sans doute des *poésies mêlées* d'Ennius, on rencontrait aussi les vers pittoresques qui suivent :

*..... mundus cæli vastus constitit silentio;
Et Neptunus sævus undis asperis pausam dedit;
Sol equis iter repressit unguibus volantibus;
Constitere amnes perennes, arbores vento vacant.*

[« Le silence se fait dans l'immensité du monde céleste ; Neptune en courroux commande le repos aux ondes bondissantes ; le soleil arrête ses chevaux aux sabots ailés ; les fleuves suspendent leur cours éternel : et le vent meurt sous la ramée ! »]

Ce dernier fragment nous montre l'imitateur à l'œuvre et aux prises avec son modèle. Il ne fait autre chose ici que paraphraser les paroles d'un témoin du combat que se livrent Neptune (*Hèphastos*) et le fleuve *Scamandre*, dans la tragédie (primitivement *sophocléenne*) du *Rachat d'Hector*.

Constitit, credo, Scamander : arbores vento vacant!

« Voyez ! le Scamandre s'arrête ; le vent meurt sous la ramée : » et c'est dans l'*Iliade* (21, 381) que se rencontre la pensée première du tableau.

² Citons, par exemple, ce vers du *Phœnix* :

[..... *stultus t qui cupita cupiens cupienter cupit.*]

[« Fou vraiment qui désire en la désirant la chose désirée ! »]

Et encore faisons-nous grâce au lecteur de plus insipides ritournelles ! Les jeux de mots, les acrostiches n'y manquent pas non plus (v. Cic., de *Divin.*, 2, 54, 111 [et les vers cités par A. Gell., 18, 2]).

ayant le tour vif, une sensibilité vraie, mais ne se trouvant en verve que quand il chaussait le *cothurne*, et manquant absolument de la veine comique. Je m'explique son orgueil de latin *hellénisé*, son dédaigneux regard pour les grossiers et durs accents « *des esprits des forêts et des poètes du temps jadis !* » Je comprends ses enthousiastes éloges pour la poésie artistique et artificielle :

« Salut, poète Ennius ! qui verses aux mortels les vers enflammés coulant de ta poitrine¹. »

Il savait bien, cet homme ingénieux et habile, que sa voile s'enflait sous les vents propices : avec lui la tragédie grecque envahit Rome, elle y triomphera à toujours !

Et pourtant, à la même heure, un audacieux et moins heureux navigateur se lançait dans des eaux solitaires à la poursuite d'un but plus élevé. Non content d'importer, comme Ennius, sinon avec un égal succès, la tragédie grecque sur la scène romaine, Nævius s'essaya dans la voie toute neuve du drame national (*fabula prætextata*). Ici, nul obstacle devant ses pas ; il prend ses sujets indifféremment dans la légende de Rome et dans l'histoire contemporaine du pays latin. C'est ainsi qu'il compose l'« *Éducation de Romulus et de Rémus*, » le « *Loup*, » où figurait *Amulius*, le roi d'Albe ; et son « *Clastidium*, » où il célèbre la victoire de *Marcellus* sur les Gaulois, en 532 (III, p. 107). Ennius lui-même, suivant son exemple, voulut représenter aussi « *le Siège d'Ambracie*, et la victoire de son patron *Nobilior*, en 565, victoire dont il avait été le témoin (III, p. 367). Quoi qu'il en soit, les pièces romaines furent toujours une rareté ; et le genre, un ins-

Le drame national.

222 av. J.-C.

189.

¹ [*Enni poeta salve, qui mortalibus
Versus propinas flammeos medullitus!*]

tant essayé, disparut promptement du théâtre : la lutte était trop inégale entre les cycles légendaires de la Grèce et les fables indigentes et sans couleur des *origines latines*. Sur le mérite intrinsèque de ces rares drames, nous ne sommes plus en mesure de porter notre jugement; mais à tenir compte de l'intention poétique en général, il faut avouer que dans la littérature romaine nous ne rencontrerons guère ces touches hardies et cet essor créateur, éléments nécessaires d'un théâtre national ! Il n'a été donné qu'aux tragiques grecs des vieux temps qui se sentaient voisins de l'ère des dieux, il n'a été donné qu'à *Æschyle*, qu'à *Phrynicus*, d'oser mettre à la fois sur la scène, et les aventures de la légende, et les faits héroïques de l'histoire contemporaine.

Loin de moi pourtant de me défendre de l'impression que j'éprouve : quand je vois à Rome aussi, ce poète, chanteur des batailles où lui-même a combattu, s'essayant à son tour dans le drame historique, et nous montrant les rois et les consuls là où seuls, avant lui, les héros et les dieux avaient eu la parole, il me semble assister en personne à la grande crise des guerres puniques et à ses grandioses résultats !

Poésies lues.

C'est de même vers ces temps que commencent à Rome les lectures poétiques. Déjà, Livius Andronicus, en récitant ses vers dans son école, avait introduit, à Rome tout au moins, l'usage de la lecture de l'écrit par son auteur, usage qui, chez les anciens, suppléait à la publication. Ici le poète ne courait point absolument après son pain ; il n'en advint pas comme de la poésie scénique, en butte à la défaveur de l'opinion. Dès la fin du VI^e siècle, on cite plus d'un Romain notable qui s'est produit en public, son manuscrit à la main ¹.

¹ Sans compter Caton, on nomme « deux consulaires poètes » (Sueton., *Vita Terent.*, 4) *Quintus Labeo* (consul en 571) et *Marcus Popi-*

483 av. J.-C.

Du reste, la poésie *récitée* était aussi principalement cultivée par les auteurs dramatiques. Elle ne jouait qu'un rôle très-secondaire à côté des œuvres du théâtre. Les amateurs assistant à ces lectures devaient encore être fort restreints. Les poésies lyriques, didactiques et épigrammatiques faisaient mince figure. Quant aux cantates des fêtes religieuses dont les annales prennent la peine de nommer les auteurs : quant aux inscriptions des temples et des tombeaux qui conservent le mètre saturnien, on peut dire qu'elles restent vraiment étrangères à la littérature. La seule poésie de quelque intérêt qui se produisit dans cet ordre d'œuvres, prenait d'ordinaire le nom de *satyre* (*satura*) : c'est chez Nævius encore qu'on la rencontre. Autrefois, on le sait, on appelait de ce nom les anciennes compositions sans action ni dialogue, qui, à dater de Livius, avaient disparu de la scène envahie définitivement par le drame des Grecs ¹. Dorénavant, ces poésies récitées ressemblent à nos « *poésies mêlées* » modernes. Elles n'appartiennent à aucun genre, à aucune variété littéraire, et comprennent tout ce qui n'étant ni épopée ni drame, revêt une forme libre et une couleur tout individuelle. Nous laissons de côté les « *Poésies morales* [*Carmen de moribus*], » sur lesquelles nous aurons à revenir, et qui, se rattachant par leur sujet aux plus anciens essais de la poésie didactique populaire, avaient adopté sans doute le vers saturnien (II, p. 296).

Cette fois encore, nous aurons à citer Ennius, actif et fécond dans ce genre autant que dans les autres. Il a publié soit dans son *Recueil de satyres*, soit ailleurs, une multitude de petits poèmes, de brefs récits tirés des

lius (consul en 581). Ont-ils aussi édité et publié leurs poésies ? C'est ce qu'on ignore. Il y a lieu à douter même en ce qui touche le vieux Caton.

¹ [V. I, p. 39 et 199, et II, p. 294. — V. aussi Quintil., x, 1, 93.]

La satire.

légendes de la patrie ou de l'histoire contemporaine, imitations du roman religieux d'*Évhémère* (p. 165)¹, ou des poésies sur la philosophie naturelle circulant alors sous le nom d'*Épicharme* (p. 165), ou encore du livre sur la *Gastronomie d'Archestrate* de Géla, le chantre de la cuisine savante : un dialogue entre la *Vie* et la *Mort*; des *fables ésopiques*; un recueil d'*aphorismes moraux*, des *bagatelles* diverses, *parodies* ou *épigrammes* : toutes productions souvent futiles, mais attestant à la fois le talent varié de l'écrivain, et ses tendances didactiques et néologiques. Sur ce terrain, il se sentait les coudées franches, et se savait à l'abri de toute censure littéraire.

Chroniques
en vers.

Nævius.

Venons maintenant à des œuvres plus considérables, intéressantes pour l'histoire. Les poètes du siècle s'essayèrent aussi dans la *chronique*. Nævius, le premier, tenta de mettre en récit versifié et continu la légende et les faits contemporains. C'est ainsi que s'attaquant aux guerres puniques, il les narre simplement, sans apprêt, disant tout net les choses comme elles sont : ne rejetant aucun détail qui semblerait trivial : ne fardant jamais les temps historiques à l'aide de couleurs ou d'ornements rehaussés de poésie. Il se place en réaliste pur au sein de l'époque présente, et la raconte presque prosaïquement dans son vers national saturnien². De ce

¹ [Les fragments de l'*Histoire sacrée* d'Évhémère, traduits par Ennius, et que nous a conservés Lactance, sont écrits en prose. — V. Lact., *Inst. divin.*, I, 11, 13, 14.]

² On peut juger du ton de son récit poétique par les menus fragments qui suivent :

• Elle (Didon) demande, aimable et le sachant déjà, comment Énée a quitté Troie. »

Et ailleurs : « Le roi Amulius lève les mains au ciel et remercie les dieux. »

Ailleurs encore, dans un passage tiré d'un discours, où l'on remarquera l'emploi de la forme *indirecte* :

travail de Nævius, je ne puis rien dire que ce que j'ai dit déjà de son drame national. Tandis que l'épopée comme la tragédie grecque n'avaient eu leur plein et libre essor que dans l'époque héroïque : du moins, était-ce une pensée neuve, grandiose et enviable chez notre poète, que celle de jeter sur les faits contemporains le manteau éclatant des vers. J'accorde que l'exécution a été fautive, et qu'on n'eût trouvé sans doute rien de plus dans la *Chronique Nævienne*, que ce qu'on retrouve dans nos chroniques rimées du moyen âge, semblables à elles à plus d'un égard. Encore le poète a-t-il eu juste raison, ce semble, de se complaire dans son œuvre. Ce n'était pas peu de chose, en un temps où la littérature n'existait encore qu'à l'état rudimentaire dans les *Annales officielles*, que de composer une œuvre d'ensemble sur les faits et gestes des temps passés et présents, et que de mettre sous les yeux de ses compatriotes le tableau des grands et décisifs événements de leur carrière.

Ennius, à son tour, eut la même pensée : mais, alors que le sujet du livre est le même, quelle différence dans l'exécution ! En politique, en poésie, Nævius reste toujours latin : son rival, au contraire, passe tout entier aux Grecs. L'un, pour une donnée neuve, cherche une

Ennius.

« Laisser dans l'embarras des hommes si braves, ce serait une honte pour le peuple, pour toutes les familles! »

Veut-il parler du débarquement à Malte, en 498? il dit :

256 av. J.-G.

« L'armée romaine descend à Malte, met à feu l'île entière, la ravage, et anéantit l'ennemi. »

[..... *Transit Melitam*
Romanus exercitus, insulam integram urit, populat
Et vastam rem hostium concinnat.]

Enfin, parle-t-il de la paix qui termine la guerre de Sicile (première guerre punique)? Il s'exprime ainsi : « Il est aussi convenu que l'on achètera de Lutatius la paix par des dons; il stipule en outre que tous les prisonniers, que tous les otages siciliens seront rendus. »

forme nouvelle ; l'autre l'accommode et l'enferme dans l'épopée hellénique. Il quitte le vers saturnien pour l'hexamètre : il surcharge le narré des faits du costume poétique, visant à la mise en scène plastique, à l'instar des *Homérides*. Quand la matière s'y prête, il traduit tout simplement Homère : a-t-il à dire les funérailles des soldats tombés à Héraclée, aussitôt il copie les funérailles de Patrocle. Sous la cape du tribun militaire *Marcus Livius Stolon*, bataillant en *Istrie*, vous retrouvez l'*Ajax* de l'*Iliade* : Ennius ne fera pas grâce au lecteur de l'invocation homérique à la Muse ! Toutes les machines épiques sont en jeu dans son poème. Après la bataille de Cannes, Junon pardonne aux Romains, en plein conseil des dieux : et Jupiter, après en avoir, en bon époux, obtenu le congé de sa femme, leur promet la victoire sur les Romains. Les « *Annales* » d'Ennius témoignent aussi d'un amour du néologisme et d'une tendance à l'hellénisme, que nous avons déjà caractérisés. Le monde céleste, comme chez les Grecs, lui sert constamment de cadre décoratif. Son poème s'ouvre par un songe curieux, tout empreint des doctrines pythagoriciennes. Il y est dit que l'âme de *Quintus Ennius* a jadis passé par le corps d'Homère, et avant, par le corps d'un paon ; puis, selon la dogmatique pure du philosophisme naturel, le poète disserte sur l'essence des choses, et les rapports du corps et de l'esprit. Le choix du sujet le sert au mieux : de tout temps, en effet, les lettrés de la Grèce ont trouvé dans l'arrangement ou le redressement de l'histoire romaine un moyen excellent de propagande grecque cosmopolite. Ennius le proclame : les Romains « ont toujours reçu le nom de Grecs, et Grecs on les appelle encore ! »

Quelle était en somme la valeur de ces fameuses *An-*

¹ [Contendunt Græcos, Graios memorare solent eos. (Annal.)]

nales ? On s'en rendra facilement compte, en se rappelant nos appréciations sur les mérites généraux et les lacunes du talent d'Ennius, contemporain de la grande époque des guerres puniques. Avec tous les Italiens, il ressentit vivement les impressions populaires, et emporté par l'élan commun, il eut fréquemment cette bonne fortune d'atteindre à la simplicité des poèmes homériques : plus souvent encore, son vers réfléchit la solennité, la prudhomie romaines. Naturellement aussi, sa composition épique est absolument défectueuse : au fond, il ne put en resserrer l'appareil, s'ingéniant après coup, parfois, à y intercaler quelque chant en l'honneur d'un héros ou d'un patron que la postérité aurait sans lui oublié. Les *Annales*, dans leur ensemble, n'ont donc été qu'une tentative avortée. Vouloir refaire une *Iliade*, c'est condamner d'avance tout le plan de son œuvre ; et Ennius a le premier donné l'exemple de ces productions hybrides, moitié épopée, moitié histoire, de ces revenants littéraires qui se perpétuent jusqu'à nos jours, ne sachant pas vivre et ne sachant pas mourir. Et pourtant il a eu un incontestable succès. Avec la meilleure foi du monde il s'est donné pour l'Homère romain, de même que *Klopstock* l'a fait plus tard en Allemagne : ses contemporains, et plus qu'eux encore la postérité, ont cru naïvement en lui. Les générations qui suivirent se transmettaient l'héritage d'une respectueuse admiration pour le « père de la poésie romaine ; » et *Quintilien*, l'élégant critique, a pu s'écrier un jour : « Révérons » Ennius à l'égal des bois sacrés et antiques, où les hauts » chênes séculaires nous imposent moins le sentiment » de leur beauté qu'un religieux respect ! » Qu'on ne s'étonne pas d'un tel enthousiasme : le phénomène s'est

¹ [Ennium, sicut sacros vetustate lucos, adoremus, in quibus grandia et antiqua robora jam non tantam habent speciem, quantam religionem. — x, 1, 93.]

reproduit souvent dans des conditions pareilles. L'*Énéide*, la *Henriade*, et la *Messide* en témoignent. Que s'il s'était fait à Rome un véritable et puissant mouvement poétique, on eût vu bien vite écarter ce parallèle officiel et presque burlesque entre l'*Illiade* et les *Annales* Enniennes; de même que nous nous prenons aujourd'hui à sourire en entendant les noms de M^{me} Karschin, la *Sapho* allemande, et de *Willamow-Pindare*¹. Jamais la haute poésie n'a fleuri à Rome. Au fond, l'intérêt des *Annales* était dans leur sujet même, dans les traditions aristocratiques dont elles se faisaient l'organe. On ne peut méconnaître d'ailleurs que le poète n'y révèle un rare talent de la forme : aussi demeurèrent-elles le plus antique modèle de la muse romaine aux yeux des générations postérieures : on en recommanda la lecture, et on les lut ! — Ainsi s'explique l'étrange prodige d'une épopée foncièrement antinationale, écrite par un lettré quasi grec, et vénérée par les Romains des derniers temps comme le chef-d'œuvre de la vieille poésie de Rome.

Littérature
en prose.

La littérature de la prose est née à Rome, peu de temps après les premières œuvres poétiques : mais elle s'est produite d'une autre manière. Elle n'a point reçu les incitations artificielles de l'école et du théâtre, qui avaient comme forcé la muse poétique avant l'heure;

¹ [Ces noms sont inconnus aujourd'hui, même en Allemagne. — Anne-Louise Karschin, née à *Schwoibus*, en Silésie, en 1722, fut une simple paysanne, douée d'une singulière faculté d'improvisation poétique. Après deux mariages malheureux, avec des hommes d'humble condition, elle vint à Berlin, où les rénovateurs de la poésie et de la littérature nationales allemandes, *Gleim*, *Ramler*, *Moses Mendelssohn* et autres, l'accueillirent avec enthousiasme et la surnommèrent la *Sapho* allemande. Le grand Frédéric la traita plus que dédaigneusement, et lui fit une fois donner deux écus. Elle mourut en 1791. Elle avait du naturel, de la chaleur : mais la correction et la culture tuèrent son rude génie. — Jean Gottlieb Willamow, né en 1736, mort en 1777, imitateur de *Pindare*, a publié des *Dithyrambes* en 1763, des *Fables dialoguées* et d'autres poèmes oubliés de nos jours. Il a longtemps vécu à Saint-Petersbourg, où il dirigeait l'*Institut allemand*.]

elle n'a point subi non plus les obstacles artistiques, qui resserrèrent la comédie, par exemple, dans les sévères barrières de la censure théâtrale. Quand dans la société romaine choisie, la note d'infamie s'attache encore aux chanteurs de tréteaux (II, p. 294), les prosateurs, au contraire, ne sont en aucune façon mis au ban de l'opinion. La conséquence, c'est que la littérature de la prose, pour y être moins considérable et moins active que la poésie, y comporte le progrès selon des lois plus naturelles. Tandis que l'une est presque tout entière dans la main des hommes de basse condition ; tandis que parmi les poètes fameux du temps, vous ne rencontrez le nom d'aucun Romain notable, à peine si parmi les prosateurs en citerait-on un seul qui n'appartienne pas à quelque famille sénatoriale. C'est dans le cercle même de la haute aristocratie, chez les consulaires, chez les anciens censeurs, Fabiens, Gracques, Scipions, que cette littérature débute et grandit : par suite encore, les tendances conservatives, nationales, y persistent plus fortement que chez les poètes. Néanmoins, dans ses branches même les plus importantes, dans l'histoire, par exemple, la prose n'échappe pas non plus à l'influence de l'hellénisme : celui-ci bientôt aussi la domine et l'entraîne, et dans le fond, et dans la forme.

Point d'histoire proprement dite à Rome, avant le siècle des guerres d'Annibal. Les notices des registres de la ville appartiennent aux archives officielles et non à l'art littéraire ; elles ne tiennent jamais compte de l'ensemble et de l'enchaînement des choses. Tandis que par un phénomène caractéristique du génie romain, l'empire de la République dépassait déjà de beaucoup les frontières de l'Italie ; tandis que la société éclairée, dans la ville, vivait en contact incessant avec les Grecs et leur littérature si prodigieusement féconde, ce ne fut cependant pas avant le milieu du vi^e siècle que se fit sen-

L'histoire.

tir le besoin d'écrire, de porter à la connaissance des contemporains et des générations futures le récit des faits et le tableau de la haute fortune de Rome. Et lorsque enfin le moment en fut venu, ni la forme ni le public n'étaient prêts. Il fallut pour cela et un grand talent et un long temps. Aussi voyons-nous qu'alors on s'efforce de tourner la difficulté : on raconte l'histoire locale, soit dans la langue de la patrie, mais en vers, soit en prose, mais en grec. Des *Chroniques* versifiées de Nævius (écrites vers 550), et d'Ennius (vers 581), nous avons déjà dit notre mot : elles appartiennent toutes les deux à la plus ancienne littérature historique de Rome : celle de Nævius même, on le peut bien affirmer, en est le plus vieux livre d'histoire.

268. 177 av. J.-C.

A peu près vers le même temps parurent, écrites en langue grecque, les compositions historiques de *Quintus Fabius Pictor* (après 553)¹, qui vivait à l'heure de la seconde guerre punique, et fut considérable autant par sa naissance qu'à raison de la part active qu'il prit aux affaires (II, p. 325); et celles de *Publius Scipion*, fils de

201.

142.

¹ L'emploi de la langue grecque par le père de l'histoire romaine en prose est attesté par Denys d'Hal., I, 6, et par Cic., de *Divin.*, I, 21, 43. Mais Quintilien et les grammairiens postérieurs font aussi mention d'*Annales latines* portant le même nom d'auteur, et ce qui ajoute encore à la difficulté du problème, c'est qu'il a existé un traité très-étendu de *Droit pontifical*, écrit aussi par un Fabius. Mais pour qui-conque a étudié de près et dans son ensemble le mouvement de la littérature romaine, il paraîtra impossible d'attribuer cette dernière production à un écrivain quelconque du temps des guerres d'Hannibal. Quant aux *Annales latines*, il est douteux qu'elles aient été publiées à cette même époque; sans compter qu'il y a confusion de nom, peut-être, avec un autre annaliste plus récent, *Quintus Fabius Maximus Servilianus* (consul en 612); sans compter aussi qu'il peut se faire que les *Annales* en langue grecque de notre Fabius aient été anciennement traduites en latin, comme le furent plus tard celles d'*Acilius* et d'*Albinus*. Enfin, n'a-t-il pas pu y avoir deux annalistes du nom de Fabius Pictor? Nous ne voulons rien trancher. — On a aussi attribué une autre composition historique en langue grecque à un contemporain de Fabius, à *Lucius Cincius Alimentus*: mais ce livre n'a été, ce semble, qu'un enfant supposé et mal venu, qui daterait en réalité du siècle d'Auguste.

l'*Africain* (vers 590). Les uns, utilisant les progrès de la versification, s'adressaient à un public déjà familier avec la poésie; les autres, préférant l'appareil tout fait de la prose grecque, mettaient ainsi à la portée des esprits cultivés, à l'étranger, des documents dont l'intérêt matériel allait désormais bien au delà des frontières du Latium. La première méthode fut celle des plébéiens : les écrivains des hautes classes adoptèrent la seconde. Nous avons vu de même, en Allemagne, au siècle du grand Frédéric, s'élever à côté de la littérature des pasteurs de village et des régents d'école, une littérature aristocratique, ne sachant que la langue française, et publiant en français le récit des batailles prussiennes, par la plume des rois et des généraux, tandis que *Gleim* et *Ramler* chantaient leurs chants de guerre dans l'idiome national¹. Quoi qu'il en soit, ni les *Chroniques* versifiées, ni les écrits grecs des annalistes ne constituent encore la véritable littérature historique latine. Celle-ci ne commence qu'à Caton, à vrai dire : c'est de Caton seulement, de son *Histoire des origines* (*Libri originum*), que date la première composition nationale en ce genre, et en même temps le premier ouvrage important écrit en prose chez les Romains². La publication s'en place à la fin de notre période³.

164 av. J.-C.

¹ [*Gleim* (1719-1803), l'*Anacréon* et le *Tyrtée* allemand, et *Ramler* (1725-1798), poètes prussiens tous deux, furent célèbres au dernier siècle. Leurs odes guerrières sont actuellement négligées. Du moins, et ce n'est point un mince mérite, ils furent, avec quelques autres, les précurseurs des grands poètes nationaux de l'Allemagne, sinon les fondateurs même de la glorieuse école des Lessing, des Schiller et des Goethe.]

² [Et même après Caton, Cicéron dira encore que la littérature romaine ne compte pas une véritable œuvre historique : « *Abest historia litteris nostris*, etc. » (*de Legib.*, I, 2).]

³ Tous les travaux littéraires de Caton appartiennent à sa vieillesse (Cic., *Cato*, II, 38. — Corn. Nepos, *Cato*, 3). La composition des premiers livres des *Origines* n'est pas antérieure à l'an 586. Elle ne lui est pas non plus de beaucoup postérieure (Plin., *Hist. nat.*, III, 14, 114).

168 av. J.-C.